

Michael FINN

Rachilde : Une décadente dans un réseau de bas-bleus

Le 10 juillet 1884 paraît dans le *Gil Blas* un entrefilet signé Jeanne Thilda annonçant la création d'un club de bas-bleus dont elle est la présidente¹. Pour ce premier repas mensuel, M^{me} Thilda a invité Barbey d'Aurevilly qui, croyant à un piège, refuse avec élégance ce qu'il appelle « le plus inacceptable des dîners ». Plusieurs journaux envoient des reporters. Joseph Gayda, de *L'Événement* (11 juillet), choisit de décrire la scène plutôt comme un défilé de mode, cataloguant les corsages, celui-ci « complaisamment ouvert », celui-là « garni de jais », un autre « largement échancré » et « parsemé de perles gris acier ». Une des participantes, Camée (Marguerite d'Aincourt), déploie « un charmant petit minois toujours en éveil, éclairé de deux beaux yeux pers, sous un flot de cheveux châains [...] Toilette des plus simples : une robe d'étamine blanche simplement ourlée, sans autre parure qu'un bouquet. »

Pour sa part, Jeanne Thilda souligne les publications et affiliations professionnelles de ses collègues et son bilan nous montre qu'il y a encore du travail de déblayage à faire quant à l'étendue et à l'influence du journalisme féminin durant cette période :

J'ai l'honneur d'être la Présidente d'une foule de jolies femmes brunes ou blondes, signant des romans, des pièces, des articles de noms connus, sinon tout à fait célèbres [...]. Citons celles qui veulent bien être nommées et que la publicité n'effraie pas trop : Paul de Charry du *Pays*; Camée, de la *Patrie*; Camille Delaville de la *Presse* et de *l'Opinion nationale*; Georges de Peyrebrune, très félicitée de l'issue de son procès avec Sarah Bernhardt; Maurice Reynold, Gustave Aller, l'auteur du *Bleuet*; Olympe Audouard, la directrice du *Papillon*; M^{me} Bloch, statuaire, et votre servante, Thilda. De plus, quelques jolies femmes du monde, des débutantes dans les lettres. (*Gil Blas*, 10 juillet 1884)

¹ Jeanne Thilda est le pseudonyme de madame Arthur Stevens, née Mathilde Kindt. Elle a publié un très grand nombre de nouvelles dans le *Gil Blas* entre fin 1881 et 1884, rivalisant par le nombre et quelquefois par la grivoiserie avec Cautelle Mendès. Maupassant loue sa collection, *Pour se damner* (1883), l'appelant « un recueil de fines nouvelles, joyeuses, bien nées, un peu poivrées parfois » (cité par Delaisement, t. II, p. 145).

Est-ce que Marguerite Eymery, c'est-à-dire Rachilde, était l'une de celles dont on a tu le nom parce que la publicité l'effrayait trop²? Le fait est qu'elle aurait pu se sentir tout à fait à l'aise dans le groupe, car elle connaissait et fréquentait le salon de trois de ces bas-bleus, Camille Delaville, Georges de Peyrebrune et Éliisa Bloch³. Mais si elle ne voulait pas qu'on signale sa présence, c'était tout probablement à cause de la tempête qui allait se déchaîner à propos de *Monsieur Vénus*, qui venait tout juste de paraître et dont le *Gil Blas* avait dit, dix jours plus tôt : « Voici un roman terriblement hardi, plus que hardi peut-être. » (1^{er} juillet 1884)

L'image qu'on se fait de la Marguerite Eymery de *Monsieur Vénus* est celle d'une jeune femme portant costume d'homme, signant « Rachilde, homme de lettres », et s'affichant dans les bals publics soit avec une prostituée à son bras (Hawthorne, 2001, p. 117), soit en compagnie de figures excentriques comme Jean Lorrain, qui l'accompagne au Bal des Quat-z-Arts ne portant qu'un maillot de lutteur, rose et collant, ainsi qu'un cache-sexe en peau de panthère (Rachilde, 1947, p. 24-28). Ainsi, malgré les multiples protestations de virginité de la jeune femme, les journalistes ne trouvent que trop facile d'imaginer qu'elle pratique toutes les perversités qu'elle exhibe dans ses romans. Cependant, comme nous allons le voir, il y a aussi une Rachilde bas-bleu. Et on aurait peut-être dû s'y attendre, car depuis Janet Beizer (1994, p. 258-260), la critique ne cesse de rester consternée devant l'ambivalence de ses livres : ceux-ci prônent le néant de la famille, le refus de la maternité et le renversement des relations de pouvoir dans

² Un autre reportage sur le dîner, signé Adèle de Chambry (*La Presse*, 15-16 juillet), mentionne la présence d'une Mlle X qui « a beaucoup de talent... et demande qu'on ne parle pas d'elle ». Est-ce Rachilde?

³ Camille Delaville, pseudonyme de Camille Chartier, romancière, journaliste, fondatrice de la *Revue Verte*, qu'on donnait pour l'une des dernières secrétaires d'Alexandre Dumas; Georges de Peyrebrune, née Mathilde Marie Georgina Élisabeth de Peyrebrune, auteure de quelque 35 romans. La statuaire Éliisa Bloch, née Marcus (1848-1904), débuta au salon de 1878 et exécuta de nombreux bustes, entre autres ceux de Camille Flammarion et de l'actrice Léonide Leblanc, amie de Rachilde. Jean Lorrain la décrira comme « une peintresse de talent, une brune éphébique à la tête de faunesse inquiétante et lascive et une amie de Barbey d'Aurevilly » Lettre à Charles Buet, citée par Gautier (1935, p. 34).

les rôles sexuels, mais ils démontrent en même temps une certaine complicité avec les valeurs traditionnelles. C'est, par exemple, Raoule de Vénérande qui rêve de créer un nouveau vice — la femme virile qui prend un homme efféminé pour maîtresse —, mais qui, par la suite, se sent obligée de rentrer dans la norme en épousant son amant. Épousailles ironiques, ou récapitulation involontaire du cliché social?

Rachilde entretient avec le bas-bleuisme, comme avec les femmes, une relation conflictuelle et ces conflits vont se manifester à l'intérieur de l'un des réseaux de bas-bleus dont elle fait partie, mais également dans l'apparition de ce que j'appellerais un « anti-réseau » formé de femmes mystifiées ou indignées par la légende que Rachilde se complait à construire. On voit ces distinctions se dessiner dans la préface du roman *À mort*, où Rachilde parle en bien de son amie Camille Delaville, qui n'a pas fermé son salon à Rachilde après *Monsieur Vénus* (p. xxi), mais parle en mal d'autres bas-bleus « savants et pédants » (p. xiv).

Pourquoi cet antagonisme vis-à-vis des femmes? Rachilde l'attribue à sa relation avec sa mère, Gabrielle Eymery, une personne qu'elle décrit comme égoïste, fantasque et quelquefois incohérente, sur qui elle n'a jamais pu compter. Mais c'est aussi les dehors de la femme et son besoin sournois de séduire qui irritent Rachilde. Dans *Le Mordu*, une remarque assez viscérale semble représenter son attitude envers la féminité : « [T]oujours la femme, luxueuse, menaçante, la femme avec la futilité de son enveloppe, la rigueur de ses lois, la lâcheté de ses goûts [...]. Elles ne pens[ent] point. » (p. 10-11)

Le réseau familial

C'est cette mère parfois si peu raisonnable qui a coordonné, tant bien que mal, le premier réseau féminin dans lequel Rachilde a évolué. Le père de Gabrielle, le grand-père maternel de Rachilde, Urbain Feytaud, avait des relations au sein de la presse. Il avait été directeur d'un journal périgourdin et avait dirigé *Le Courrier du Nord* à Valenciennes. C'est sans doute par le biais de ses contacts que la famille Feytaud fait la connaissance du correspondant du *Figaro* en Dordogne et que Gabrielle Eymery se fait inviter avec sa fille au bureau parisien du directeur, Villemeessant. Celui-ci s'esclaffe et envoie promener les visi-

teurs provinciaux quand on lui propose pour le grand journal une nouvelle intitulée « Le Chat jaune », écrite par l'adolescente. C'est la même Gabrielle qui assure à l'éditeur Dentu que Rachilde n'écrit pas ses propres livres. Celui-ci, complètement désarçonné, ne comprend pas que, selon Gabrielle, Rachilde est habitée par un mauvais esprit qui est le véritable auteur de ses ouvrages⁴.

Aide et soutien quelque peu équivoques donc, mais qui réussissent en d'autres occasions. Une cousine de Rachilde, Marie de Saverny, directrice d'un journal de modes, *L'École des femmes*, obtient pour Rachilde une entrevue avec Sarah Bernhardt et celle-ci, à son tour, persuade Arsène Houssaye de préfacer *Monsieur de la nouveauté*, premier roman en volume de Rachilde. Nous savons également que Gabrielle Eymery elle-même a ouvert un salon à Paris quand elle a quitté le foyer conjugal vers 1883. Quelques lettres échangées entre Rachilde et Maurice Barrès en font foi, aussi bien que des lettres de Gabrielle Eymery à Barrès, qui fréquentait le salon en 1885⁵.

Une « ligue » anti-Rachilde?

Les vues iconoclastes de Rachilde sur le rôle traditionnel de la femme lui ont attiré non seulement de violentes critiques de la part des hommes⁶, mais la curiosité et plus souvent l'opprobre de ses consœurs, pour des raisons toutefois très diverses. Trois romans à clefs écrits par des contemporaines de Rachilde révèlent trois types de réactions : d'abord, une curiosité et un intérêt littéraire et objectif, si je puis dire, pour le phénomène Rachilde en tant qu'objet d'étude; ensuite, une attitude d'indignation morale, doublée de soucis pour la santé mentale de la

⁴ Ces deux épisodes sont racontés dans *Quand j'étais jeune*, p. 126-144.

⁵ Voir, dans *Rachilde - Maurice Barrès. Correspondance inédite 1885-1914*, les lettres 4, 5 et 11. On lit également, dans une lettre inédite de Gabrielle Eymery à Barrès (Fonds Barrès, Département des manuscrits, BnF) : « Je suis allée chez ma fille aussitôt que vous avez quitté mon salon. »

⁶ Dans le *Gil Blas* (29 septembre 1884), Colombine (Henry Fouquier) appelle Rachilde un hermaphrodite qui devrait être enfermé dans une maison de folles. Jules Boissière, dans *La Presse*, regrette qu'on ne fouette plus les folles en place publique, appelant *Monsieur Vénus* « les amours des gorets malades » (1^{er} août 1884).

jeune femme; finalement, une horreur sans doute un peu feinte pour les soi-disant impostures de Rachilde, surtout pour ses proclamations d'innocence sexuelle. Son androgynie légendaire et le fait qu'elle avait abordé l'homosexualité dans ses œuvres ont naturellement attiré des homosexuelles, et en particulier une jeune femme du pseudonyme de Gisèle d'Estoc, autrement célèbre pour sa liaison avec Maupassant, mais qui a peut-être eu ou voulu avoir une liaison avec l'auteure de *Monsieur Vénu*s. Mais avant l'ouvrage de Gisèle, examinons les romans de deux autres écrivaines, Louise Mie d'Aghonne et Georges de Peyrebrune⁷.

Mie d'Aghonne était d'origine périgourdine comme Rachilde et avait de la famille à Périgueux même, non loin du hameau de Le Cros, où naquit Rachilde. À partir de novembre 1880, elle a publié dans le *Gil Blas* un roman feuilleton intitulé *La Buveuse de sang*, œuvre qui emprunte de multiples détails à la vie de Rachilde avant Paris : le père, ancien capitaine militaire à la retraite; la mère troublée par une tare héréditaire; sa fille (Clothilde) qu'on appelle « la fille de la folle » comme on appelait Rachilde « une touchado »; et même le fiancé de l'héroïne, un officier lourdaud de trente-cinq ans. Deux traits bien rachildiens ont fourni le germe du personnage de Clothilde : son côté androgyne (Clothilde chasse, monte à cheval, manie fusil et épée) et ses problèmes psychologiques (elle est sujette à des hallucinations et souffre de somnambulisme). Mie d'Aghonne brode sur ces excentricités pour en faire une vraie Dracula femme qui boit tout chaud le sang des oiseaux qu'elle tire. Ainsi, même en 1880, alors que Rachilde n'avait que 20 ans, sa légende naissante s'était répandue suffisamment en Périgord pour qu'un bas-bleu s'en soit saisi afin d'en faire un roman gothique et décadent.

Le tempérament explosif de Rachilde et les exagérations de sa vie de bohème ont failli mettre en doute la santé mentale de la jeune femme par quelques-unes de ses proches, si l'on se fie à certaines lettres encore inédites échangées entre Georges de Peyrebrune et Camille Delaville⁸. Peyrebrune a donc pris sur elle d'aborder le problème direc-

⁷ J'esquisse ici brièvement un argument que j'ai développé en plus grand détail dans mon article « Imagining Rachilde: Decadence and the *roman à clefs* ».

⁸ Renseignement aimablement communiqué par Mme Nelly Sanchez.

tement dans un court roman à clefs, *Une décadente*⁹, qui met en scène une certaine Hélione d'Orval, soi-disant poète et écrivaine qui ruine sa vie en adoptant toutes les poses de la décadence. Hélione a tout de Rachilde : les cheveux courts, le chat, le désir de développer, avec sa littérature, son côté masculin et, bien sûr, la perspective sur le mariage : elle trouve l'idée horripilante. Peyrebrune fait en sorte qu'Hélione s'évade du marasme décadent en découvrant, par l'enfant de sa sœur, l'incomparable beauté de la maternité et en obéissant finalement aux supplications paternalistes du médecin qui l'aime et qui veut la sauver. *La Marquise de Sade* de Rachilde, roman complété seulement quelques mois plus tard, vers septembre 1886¹⁰, devrait dorénavant se lire, comme une réplique cinglante à Peyrebrune, car Rachilde reprend en les raillant les thèmes de la maternité, du mariage, des médecins et du savoir supérieur des hommes.

Un troisième roman à clefs qui vise Rachilde de façon encore plus transparente, c'est *La Vierge-réclame* (1887), l'œuvre d'une écrivaine qui, quoique femme de lettres, peintre et peut-être sculpteure, ne fut pas le moins du monde un bas-bleu. Il s'agit de Gisèle d'Estoc¹¹, l'amante androgyne de Maupassant qui, un peu comme Rachilde, « ne s'habillait qu'en homme » (Raynaud, 1936, p. 131). *La Vierge-réclame* est un pamphlet acerbe dirigé contre une certaine M^{lle} Racliffe, qui a publié à vingt ans *L'Homme-Vénus* et qui vient de faire paraître *Madame de Sade*. Le ton adopté par d'Estoc est celui à la fois d'une bourgeoise scandalisée et de la critique masculine que nous avons mentionnée plus haut. Les personnages des romans de M^{lle} Racliffe sont sortis d'un cerveau malade. Le roman *L'Homme-Vénus* est « un cas invraisemblable d'hystérie, inventé par une hystérique » (*La Vierge-réclame*, p. 22). Comme Maurice Barrès dans sa préface à *Monsieur Vénus*, d'Estoc affirme que Racliffe ne crée rien, elle ne fait que se raconter : « c'est sa personnalité qu'elle met en jeu » (p. 33). Surtout, M^{lle} Racliffe ment et

⁹ Paris, Frinzine, 1886. Paru d'abord en feuilleton dans les numéros du 20 et du 27 mars 1886 de la *Revue Bleue*.

¹⁰ Daté de 1887, le roman est en fait sorti à l'automne de 1886. Dans une lettre inédite du vendredi 20 août 1886 à Cazals, Rachilde dit : « Mais samedi en huit j'aurai fini ma Marquise de Sade. » N.a.f 13152, ff. 291-292, BnF.

¹¹ Voir l'article que lui consacre Léo Pillard d'Arkaï, « Fantaisie littéraire ».

triche continuellement au sujet de sa moralité personnelle, exhibant tour à tour la perversité de ses romans et sa soi-disant virginité, mais confiant bourgeoisement à toutes ses connaissances dans le privé qu'elle a un « mari » directeur de revues (p. 118).

Dans la dernière phrase du texte, Gisèle prétend qu'en disant la vérité, elle a gardé quelque chose pour elle. Son livre est d'ailleurs plein de suggestions mystérieuses au sujet d'une intimité entre les deux femmes, comme ces mots qu'elle adresse directement à M^{lle} Racliffe : « [C]'est grâce à un concours de circonstances qui ne se reproduira peut-être jamais que j'ai pu vous mesurer juste à votre taille » (p. 126-27). Quelle est la signification du déplacement de ce mot « juste »? Lapsus, coquille? La taille et les seins jouent un rôle significatif dans le jeu amoureux rachildien, si l'on en juge par la scène de *Monsieur Vénus* où Raoule de Vénérande, dans un geste ultime de passion, découvre ses seins et presse sa poitrine nue contre celle d'un Jacques Silvert ahuri : il avait voulu ignorer jusque-là que son amant(e) fût une vraie femme (p. 198). Les seins ont joué un rôle également dans la relation d'amitié intime entre Rachilde et Maurice Barrès. Dans un portrait de femme composé à l'époque de son amitié avec Rachilde (printemps 1885), Barrès décrit une femme aux yeux bleus qui caresse ses seins contre le cœur de son héros (1957, p. 119), et dans ses lettres d'amoureux à Rachilde où, brièvement, il l'appelle sa vraie maîtresse, il lui écrit : « je vous prie de rêver que vous êtes très décolletée et que je vous embrasse beaucoup » (Rachilde, 2002, p. 52).

Est-ce donc que Gisèle d'Estoc et Rachilde ont vécu une liaison? Il est certainement tentant de lire *La Vierge-réclame* comme le produit d'un dépit amoureux. Armand Lanoux (1967, p. 378) cite des sources qui prétendent que Rachilde aurait chassé d'Estoc de chez elle en l'appelant la Ventouse. C'est Melanie Hawthorne (2001, p. 121-125) qui a le mieux, jusqu'ici, résumé les faits entourant cette relation assez mystérieuse et elle fait bien de nous rappeler que le premier ouvrage de Rachilde publié après *La Vierge-réclame*, *Madame Adonis*, est l'histoire,

entre autres, de la séduction d'une femme par une autre femme qui se travestit en homme¹².

Rachilde amie des bas-bleus

L'étonnant, cependant, de la carrière parisienne de Rachilde avant son mariage, c'est le fait que, avec toutes ses façons originales, ses costumes d'homme, ses fréquentations louches et son rejet du rôle traditionnel de la femme, elle ait fréquenté de manière assidue plusieurs salons littéraires et artistiques tenus pour la plupart par d'authentiques bas-bleus. Je ne parlerai pas ici du salon de l'actrice Léonide Leblanc, la grande horizontale qui fut la maîtresse, entre autres, du Duc d'Aumale et que Rachilde, avec d'autres, a aidée à passer de l'Odéon à la Comédie-Française. Je laisserai de côté également le salon de la statuaire Élixa Bloch, mentionnée brièvement dans différentes correspondances, mais dont on connaît peu de choses (voir pourtant Vallette, 1994, p. 54 et 60).

Le premier vrai salon parisien fréquenté par Rachilde était le « salon des étoiles » de l'amie de sa mère, Sylvie Pétiaux, et de son célèbre mari, l'astronome Camille Flammarion. Une chronique mondaine note la présence de la « mignonne Rachilde » chez les Flammarion (*Le Passant*, 27 juillet 1882) et la chroniqueuse, qui signe Pierre de Chatillon, est Camille Delaville. Celle-ci a toujours eu du succès dans le monde masculin du journalisme, écrivant pour *L'Événement*, *L'Opinion nationale*, *Le Gaulois* et *La Presse*, même si elle y défendait régulièrement des thèses féministes. On n'a toutefois qu'à feuilleter l'essai *Pourquoi je ne suis pas féministe* de Rachilde pour comprendre qu'elle ne partageait qu'à moitié ces vues sur l'émancipation de la femme, mais elle admirait néanmoins la force de caractère d'une amie qui, séparée de son mari qui lui avait soutiré une grande fortune, était comme Rachilde forcée de vivre, avec ses deux filles, de sa production littéraire¹³.

¹² Voir aussi Gilles Picq, « On déstocke Gisèle ou comment donner de la chair à un ectoplasme. »

¹³ Voir le chapitre qu'Olympe Audouard consacre à Delaville dans *Silhouettes parisiennes*.

Delaville défend la femme contre les hommes prédateurs. Un de ses romans, *La Loi qui tue*, porte en exergue une pensée de Beaumarchais : « La femme est majeure par ses fautes, mineure par ses droits. » C'est un ouvrage corrosif qui condamne les lois qui laissent la jeune épouse inexpérimentée sans défense contre un mari qui la bat et pille sa fortune. En 1882, avec le début des réformes en éducation, elle écrit un article intitulé « Bacheliers, crétins et filles savantes » où elle affirme ceci : « [U]n jour viendra où [les femmes] seront ce qu'elles auraient toujours dû être : la moitié du genre humain. Elles n'en seront ni moins belles, ni moins bonnes, ni moins douces » (*Le Passant*, 17 juillet 1882)¹⁴. Elle défend toutes les femmes, même celles d'un certain âge, même les provinciales qui sont souvent des lettrées et « des mondaines fort gracieuses, fort modernes, tout à fait séduisantes » (1886, p. 91). En 1882, Delaville ouvre les colonnes de son journal *Le Passant* à Rachilde, qui y publie trois ou quatre courts textes. Au moment de la publication de *Monsieur Vénus*, alors que Rachilde est sauvagement attaquée par le critique Jules Boissière, Delaville prend la défense de son amie dans le même journal (voir *La Presse* du 1^{er} et du 4 août 1884), résumant dans un récit très sympathique les difficultés personnelles et professionnelles encourues par la jeune femme et par toute jeune écrivaine à Paris.

Au début de 1885, Rachilde réussit à placer un court roman feuilleton, *La Joie d'aimer*, dans le journal *l'Opinion*¹⁵, appuyée vraisemblablement par son amie. Camille Delaville tient salon et Rachilde, mettant de côté son personnage bohème, s'y fait accompagner par « l'homme sérieux », Alfred Vallette (voir Vallette, 1994, p. 56, 58, 65, 69 et 73), qui deviendra son mari quelques années plus tard. C'est un salon où l'on danse beaucoup, ce qui plaît aux deux filles de la patronne et ne semble pas déplaire à Rachilde. En 1886, Delaville reprend la direction du *Passant*, dont la publication avait cessé, et change le nom du journal en *La Revue Verte*. Elle y défend les mêmes jeunes auteurs que Rachilde, comme Jules Renard. Les deux femmes sont demeurées de fidèles amies jusqu'en 1888, année où Camille meurt d'une maladie du

¹⁴ Delaville's title seems to represent a jab at the study of Monseigneur Dupanloup, *Femmes savantes et femmes studieuses* (1865).

¹⁵ Numéros des 17-18 février 1885, BnF MICR D 1290.

foie. Il est donc inexact de dire, comme le fait Claude Dauphiné, qu'après la publication de *Monsieur Vénus*, « la solidarité féminine ne joua guère » et que « les bas-bleus à la mode firent la grimace » (1991, p. 56).

L'autre grande amie de Rachilde, malgré ce qu'elle avait écrit dans *Une décadente*, était Georges de Peyrebrune. Le seul élément, à première vue, qui semblerait pouvoir lier Peyrebrune à Rachilde, consiste dans leurs origines périgourdines communes, car toutes deux sont nées très près l'une de l'autre aux environs de Périgueux et elles ont été, pendant leur adolescence respective, les écrivaines stars de leur province. Sur d'autres plans, cependant, tout les séparait.

Née en 1841¹⁶, Mathilde Marie Georgina Elisabeth de Peyrebrune avait dix-neuf ans de plus que Rachilde et dix-huit ans seulement quand elle fit un mariage malheureux avec Paul Adrien Numa Eimery, dont elle a vécu séparée pendant près d'un demi-siècle. Deux choses semblent avoir survécu à cette relation : le sentiment que les hommes sont « des chiens enragés de lubricité » (1882, p. 46) et le désir intense, jamais exaucé, d'avoir un enfant. Peyrebrune avait, à la différence de Rachilde, une réputation de moralité austère et, pourtant, cette femme à la discipline « couventuelle » — comme disait Catulle Mendès (Peyrebrune, 1901, p. iii) — a été, pendant vingt ans, la confidente intime de la jeune décadente et un substitut de cette mère en qui elle n'avait jamais eu confiance. Un jeu de lettres de Rachilde, inédit et sans doute incomplet, en fait foi¹⁷.

Les années 1880 furent une décennie faste pour Peyrebrune : elle a publié 14 de ses 35 ouvrages durant cette période. Elle est éditée par Calmann-Lévy, Plon, Charpentier, Ollendorff et Dentu. Deux de ces romans paraissent d'abord en feuilletons dans la *Revue des Deux Mondes*. Ces mêmes dix années ont servi à créer la légende de Rachilde, mais des 12 ouvrages publiés entre 1880 et 1890, deux l'ont été par le porno-

¹⁶ La date de 1848 retenue par la BnF est fautive. Je remercie monsieur Jean-Paul Socard de Périgueux, dont les travaux érudits sur Georges de Peyrebrune m'ont permis de mieux comprendre les origines et le caractère de ce personnage complexe.

¹⁷ Correspondance déposée à la Bibliothèque municipale de Périgueux.

graphe Auguste Brancart à Bruxelles, et la plupart des autres par celui qu'elle a appelé par la suite « la pire des canailles » (Auriant, 1989, p. 29), Édouard Monnier, connu pour ses couvertures en couleurs risquées et son habitude de tricher sur le nombre d'exemplaires imprimés. Ayant trouvé le roman *À mort* trop sérieux, il demande un jour à Rachilde : « Pourquoi ne faites-vous pas violer un peu votre héroïne? C'est trop littéraire, votre feuilleton. » (lettre inédite à Peyrebrune, 1886) Et la maison Calmann-Lévy, qui avait publié *Gatienne* de Peyrebrune, ayant accepté d'éditer *La Princesse des ténèbres* de Rachilde, mais craignant sans doute le scandale, a toutefois insisté pour qu'elle signe l'ouvrage d'un nom autre que celui de l'auteur de *Monsieur Vénus* (Holmes, 2001, p. 42, note 44). Ainsi, la page-titre porte le nom d'un certain Jean de Chilra. Peyrebrune et Rachilde semblaient vivre, on le comprend, dans deux mondes complètement distincts et il a sans doute fallu un certain courage à la première pour garder le contact avec la deuxième.

Cependant, des lettres de Rachilde révèlent que six mois à peine après l'avoir apparemment écartée de son salon à cause de la publication de *Monsieur Vénus*, Peyrebrune est en train d'essayer d'aider Rachilde dans la promotion de son nouveau roman *Nono*, et plus tard, lorsque Peyrebrune recherche un éditeur pour un recueil de nouvelles, c'est Rachilde qu'elle consulte. Rachilde fréquente le salon de Peyrebrune et en fait un personnage sympathique — Émilienne de Valmont — dans son roman *Le Mordu*. Leurs échanges les plus intimes ont pour propos des sujets très délicats, les hésitations douloureuses de Rachilde au moment de son mariage avec Vallette, la mise en observation de Gabrielle Eymery dans un hôpital psychiatrique.

Mais qu'est-ce qui a pu faire concrètement que Peyrebrune se soit prise de sympathie pour cette jeune récalcitrante pleine du désir de choquer et convaincue de l'importance de vivre pleinement et scandaleusement ce qu'elle baptisait son côté viril et créateur? La réponse se trouve, je crois, dans un ouvrage de Peyrebrune qui est à la fois un témoignage très personnel, presque un testament littéraire, et aussi un document frappant sur la difficulté d'être de toute femme seule dans la société française de la fin du XIX^e siècle. Si Georges de Peyrebrune semble s'être occupée de Rachilde comme de sa propre fille — avec,

tout de même, des périodes de désaccord orageux —, c'est que l'histoire de son initiation aux milieux littéraires parisiens et peut-être celle de son initiation à l'amour recourent sur plusieurs points celles de sa jeune compatriote. Sans accepter le mode de vie de Rachilde, Peyrebrune connaissait, pour les avoir vécus, les déboires et le sentiment de solitude de la romancière de province qui espère s'imposer dans la capitale rien que par ses écrits.

Le portrait des milieux artistiques et littéraires que présente Peyrebrune dans *Le Roman d'un bas-bleu* est amer et désolant. Les éditeurs, les journalistes, les écrivains collègues et même la majorité des autres femmes s'attendent à ce qu'une femme seule compense en nature la « faveur » d'être publiée. Sylvère de Parolet¹⁸, l'héroïne du roman, subit des tentatives de séduction ou carrément de viol de la part de chaque éditeur qu'elle approche, et son ami, Guy d'Harssay (portrait transparent de l'ami de Peyrebrune, Arsène Houssaye), indigné de sa naïveté, lui jette cette formule : « Mon cher, où prenez-vous qu'une femme, une artiste réussisse à quoi que ce soit, dans ce monde, sans y aller de sa peau? » (p. 64)

Peyrebrune a donc pu apprécier le désespoir de Rachilde, qui a souvent essuyé les mêmes propositions insultantes (voir la préface de *À mort*, p. xv-xvii) alors qu'elle tentait de se faire introduire dans les rédactions. Et les éditeurs laissaient tomber leurs collaboratrices sans hésitation. Après qu'on lui avait offert une collaboration payée dans un des journaux de Léonce Détrouyat, directeur de *L'Estafette*, Rachilde se voit abandonnée par l'éditeur au moment où elle n'a plus le sou.

Pouvait-on alors compter sur des collègues bas-bleus directrices de revue ou de journal pour placer ses feuilletons? Peyrebrune reproduit textuellement dans *Le Roman d'un bas-bleu* (p. 170), en l'attribuant à une M^{me} X..., une lettre de Juliette Adam de la *Nouvelle Revue*, dans laquelle celle-ci refuse brutalement l'ouvrage qu'on lui propose, non pas parce qu'il est inférieur — « il aura certainement un grand succès », écrit M^{me} Adam —,

¹⁸ Son nom rappelle l'Oratoire de Parolet et les amours tragiques d'Héloïse et Abélard.

mais bien parce que la conduite trop vertueuse de l'héroïne engendre tous les malheurs des autres personnages. Le roman est donc jugé « odieux » et la directrice « ne l'imprimerai[t] pour rien au monde »¹⁹.

Mais il y a plus. Quoique cela puisse étonner, les œuvres littéraires du bas-bleu et de la décadente révèlent des attitudes convergentes vis-à-vis de la sexualité : la peur des rapports sexuels et le dégoût de l'homme. En général, les héroïnes rachildiennes refusent les rapports intimes, même avec leur mari : la marquise de Sade, Mary Barbe, menace de tuer son mari s'il la violente; la jeune épouse de *L'Hôtel du Grand Veneur* promet de se suicider si son époux essaie de consommer leur mariage. Souvent d'ailleurs, la première expérience sexuelle de l'héroïne a été un viol : c'est le cas dans de nombreux romans, *Monsieur de la nouveauté*, *Nono*, *La Virginité de Diane*, *Le Meneur de louves*, et Rachilde avoue pour son propre compte redouter « la force des mâles du plein air » (1886, p. x).

Cette vision amère de l'amour physique, Peyrebrune la partage, elle qui fait dire à son héroïne Sylvère, qui médite sur sa nuit de noces : « Toute ma vie, si longue soit-elle, je n'oublierai jamais les affres torturantes de cette nuit cruelle [où je fus] meurtrie, assassinée, écrasée. » (p. 54) On trouve également chez Peyrebrune les mêmes images de la femme de marbre ou de bois qui pullulent chez Rachilde²⁰. À l'idée de l'approche et surtout du toucher d'un homme, Sylvère se métamorphose en statue : « une tension nerveuse, angoissée, un raidissement [...] donnait à cette douce chair de femme la rigidité du marbre » (p. 78).

Le refus des relations sexuelles a pour conséquence naturelle, chez les deux écrivaines, la recherche d'un amour qui dépasserait le physique. La critique n'a pratiquement jamais remarqué cette aspiration vers le spirituel chez Rachilde, tant lecteurs et lectrices se confondent en émerveillement devant le renversement des rôles masculin et féminin dans son œuvre. Et pourtant, dans le plus diabolique de ses romans, *La Princesse des ténèbres*, Madeleine n'aspire qu'à « amour éternel, volup-

¹⁹ Lettre inédite du 28 juin 1881, Bibliothèque municipale de Périgueux.

²⁰ Voir l'article de Michael Finn, « Doctors, Malady and Creativity in Rachilde ».

té chaste » (p. 186), en comparant le cauchemar du mariage avec le rêve de l'amour (p. 270). C'est le même élan que l'on trouve chez Peyrebrune, encore plus quintessencié sans doute et, partant, encore plus irréalisable. Voici la vision du mariage parfait de Sylvère :

Mais tandis que s'accomplissait, naïve, l'œuvre de vie, l'être uni pensait et aimait, cérébralement, en dehors de la chair. Nulle débauche d'imagination, nulle recherche de désirs neufs, de sensations aiguës; mais l'étreinte noble et pure, le spasme du cœur, la jouissance éperdue de l'âme. L'amour : un frisson chaste, voudrais-je le définir. (p. 228)

*

Pour revenir à notre dîner du début, il a donc existé dans les dernières années du XIX^e siècle des réseaux de femmes qui se sont connues par leur activité journalistique, leurs fictions et leur art. À mesure que les différentes émancipations féminines des années 1880 ont pris forme — les lois sur le divorce, sur l'éducation des filles, sur les écoles normales pour femmes, l'ouverture aux femmes des concours d'internes pour les hôpitaux parisiens —, ces réseaux se sont sans aucun doute resserrés. Ce sont les femmes seules — séparées, divorcées, veuves, célibataires — qui ont mené le jeu, des femmes comme Olympe Audouard, Camille Delaville, Georges de Peyrebrune, Jeanne Thilda, Louise Mie d'Aghonne et, de façon parfois un peu contradictoire, Rachilde. Le plus important pôle d'attraction était le journalisme, la voie la plus payante si l'on contribuait régulièrement à un journal valable et si l'on pouvait publier ses romans en feuilleton avant de les vendre en volume.

Pendant les années 1880, Delaville, Peyrebrune et Rachilde ont formé un de ces réseaux d'écrivaines qui se voyaient, se consultaient et se rendaient maints services. Il s'agit dans leur cas d'un réseau peu habituel par la juxtaposition conflictuelle des points de vue des trois femmes sur beaucoup de sujets, juxtaposition que semble reproduire la dynamique ambivalente relative aux valeurs sociales présente dans bien des ouvrages de Rachilde. Il semble que ce qui a joué dans cette relation triangulaire, c'est un certain féminisme qui reconnaît que, dans un monde dominé par le sexe fort, les relations d'amitié entre femmes

sont plus loyales que celles avec les hommes, trop souvent compliquées et compromises par la sexualité.

Bibliographie

- AUDOUARD, Olympe. 1883, *Silhouettes parisiennes*, Paris, Marpon et Flammarion.
- AURIANT. 1989, *Souvenirs sur Madame Rachilde*, [Reims], À L'Écart.
- BARRÈS, Maurice. 1957 [1888], *Sous l'œil des barbares*, Paris, Plon.
- BEIZER, Janet. 1994, *Ventriloquized Bodies: Narratives of Hysteria in Nineteenth-Century France*, Ithaca, Cornell University Press.
- DAUPHINÉ, Claude. 1991, *Rachilde*, Paris, Mercure de France.
- DELAVILLE, Camille. 1886, *La Femme jaune*, Paris, Librairie des Bibliophiles;
- . 1875, *La Loi qui tue*, Paris, Amyot.
- DELAISEMENT, Gérard. 1984, *Guy de Maupassant. Le témoin, l'homme, le critique*, Orléans, CNDP, C.R.D.P. de l'Académie d'Orléans-Tours, 2 v.
- ESTOC, Gisèle d'. 1887, *La Vierge-réclame*, Paris, Librairie Richelieu.
- FINN, Michael. 2005a, « Imagining Rachilde: Decadence and the roman à clefs », *French Forum*, Vol. 30, No. 1, Winter, p. 81-96;
- . 2005b, « Doctors, Malady and Creativity in Rachilde », *Nineteenth-Century French Studies*, Vol. 34, Nos 1 & 2, p. 121-133.
- GAUTIER, Pierre Léon. 1935, *Jean Lorrain : la vie, l'œuvre et l'art d'un pessimiste à la fin du dix-neuvième siècle*, Paris, André Lesot.
- HAWTHORNE, Melanie. 2001, *Rachilde and French Women's Authorship: From Decadence to Modernism*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- HOLMES, Diana. 2001, *Rachilde: Decadence, Gender and the Woman Writer*, Oxford/New York, Berg.
- LANOUX, Armand. 1967, *Maupassant le « Bel ami »*, Paris, Fayard.
- MIE D'AGHONNE, Louise. 1880-1881, *La Buveuse de sang*, feuilleton du *Gil Blas* (du 14 novembre 1880 au 30 mars 1881).
- PEYREBRUNE, Georges de. 1886, *Une décadente*, Paris, Frinzine;
- . 1901, *Deux amoureuses*, Paris, Lemerre;
- . 1882, *Les Femmes qui tombent*, Paris, Calmann-Lévy;
- . 1892, *Le Roman d'un bas-bleu*. Paris, Ollendorff.

- PILLARD D'ARKAI, Léo. 1888, « Fantaisie littéraire », *Le Décadent*, 15-20 juin, p. 9-12.
- PICQ, Gilles. 1998, « On déstocke Gisèle ou comment donner de la chair à un ectoplasme », *Les À-Côtés du siècle* (Premier colloque des Invalides, 7 novembre 1997), Montréal/Tusson, Paraphes/Du Lérot, p. 17-25.
- RACHILDE. 1886, *À mort*, Paris, Monnier;
- 1922, *L'Hôtel du Grand Veneur*, Paris, Ferenczi;
- 1996 [1886], *La Marquise de Sade*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire »;
- 1880, *Monsieur de la nouveauté*, Paris, Dentu;
- 1977 [1884], *Monsieur Vénus*, Paris, Flammarion;
- 1889, *Le Mordu*, Paris, Brossier;
- 1928, *Pourquoi je ne suis pas féministe*, Paris, Éditions de France, coll. « Leurs raisons »;
- 1896, *La Princesse des ténèbres*, Paris, Calmann-Lévy;
- 1947, *Quand j'étais jeune*, Paris, Mercure de France.
- 2002, *Rachilde – Maurice Barrès. Correspondance inédite 1885-1914*, Brest, Faculté des lettres, Centre d'étude des correspondances et journaux intimes.
- RAYNAUD, Ernest. 1936, *En marge de la mêlée symboliste*, Paris, Mercure de France.
- VALLETTE, Alfred. 1994 [1944], *Le Roman d'un homme sérieux*, Paris, Mercure de France.